

182
92

**

Revue d'Hercules

Peu après l'époque où se place la lettre ci-dessus, Stefan George vint me revoir à Paris. Bien des années avaient passé. Comme l'annonçait prophétiquement Vollmüller, déjà la gloire l'avait visité de ses rayons. Non pas le flamboyant succès qui fait béer les foules, et qui ressemble à une meule incendiée ou à un feu d'artifice populaire... Non pas ce feu éclatant et stérile, mais une lumière d'une qualité très rare et vraiment digne de lui : il régnait sur l'élite lettrée.

Quelle transformation dans toute sa personne! Quelle rénovation de tout son être! Oui, c'était Goethe toujours; mais le « Goethe d'avant *Werther* », le débutant gauche avec grâce et essayant encore les forces de sa volonté, avait acquis maintenant une serene assurance, un orgueil tranquille et joyeux. Dans toute sa manière d'être il montrait cette aristocratie que nous nous plaisons à voir chez le poète encore jeune mais déjà triomphant, chez le Goethe accompli d'*Iphigénie en Tauride*. Ce n'était plus la foi timide qui espère. C'était la certitude qui s'affirme fièrement, — fièrement mais sans brutalité, parce qu'elle connaît sa victoire.

André Gide, que j'avais convié un jour avec nous, le sentit je crois comme moi-même : le front de Stefan George était comme baigné de soleil. Son regard n'était plus chargé de songe, mais on y voyait scintiller durement l'intelligence. Son geste était celui d'un chef; et si la voix s'abstenait de commander, c'était évidemment par une sorte d'amicale déférence pour ma femme et pour Gide, et parce que l'homme était d'une courtoisie exquise. Jamais je n'ai aussi fortement éprouvé que par cet exemple, ce que donne de

— A

puissance spirituelle la conscience de vivre en beauté et d'accomplir son œuvre.

George fut charmant. Tout en délicieuses prévenances à l'égard de ma femme, tout en aimable et vive attention pour le convive de qualité qu'il rencontrait à notre table, — tout en fines trouvailles pour nous conter ses craintes au sujet des « Géorgiens » trop ardents qui dépassaient le but. Gide a rappelé ce déjeuner intime dans une lettre adressée à M. Hirschfeld (1). « Je n'avais d'yeux que pour Stefan George », dit-il. Mais lui-même valait qu'on l'écût. On connaît la forte culture d'André Gide, l'extrême souplesse de sa pensée. Sa conversation, où rien ne pesait, fut riche de substance plus encore que de grâce, et George n'en perdit pas un mot.

Gide nous ayant quittés, Stefan George demeura auprès de nous, prolongeant la causerie.

— Eh bien, lui dis-je, n'êtes-vous pas séduit par l'intelligence de notre ami?

George tarda un instant à me répondre.

— Ah! proféra-t-il enfin, quel dommage que les Français soient incurablement frivoles!

Je le regardai avec stupéfaction.

— Du moins, ajouta-t-il, je l'entends beaucoup dire à Berlin...

Et, ravi de m'avoir pris au piège de son ironie il retrouva, pour me serrer les mains, le rire léger, le rire si clair de sa jeunesse.

ALBERT MOCKEL.

1. Publiée dans la *Literarische Welt* du 13 juillet.

"Revue d'Allemagne" 1928

1321
2/2

Extrait

D'UNE LETTRE ⁽¹⁾ à M. Hirschfeld

juillet 28

JE n'ai certes pas oublié ce déjeuner auquel votre aimable lettre fait allusion et où j'eus la joie de rencontrer Stefan George. Notre ami commun, Albert Mockel, connaissait mon désir de faire sa connaissance et il eut la gentillesse de nous réunir. Je ne me souviens pas des autres convives. Je n'avais d'yeux que pour Stefan George. Je le vois encore, tel qu'il était alors, vêtu de noir, cravaté de noir, plein d'une dignité quasi sacerdotale mais affable, aussi conscient de sa valeur que nous l'étions nous-mêmes, imposant attention et respect.

Je n'ai plus eu l'occasion de le revoir et de lui exprimer une admiration qui n'a cessé de grandir. Je suis heureux que vous me donniez cette occasion d'en témoigner ici. Je ne crois pas avoir jamais reçu de lettres de lui...

A. GIDE.

(1) publiée dans la "Littérature de l'Est"
13 juillet 1928